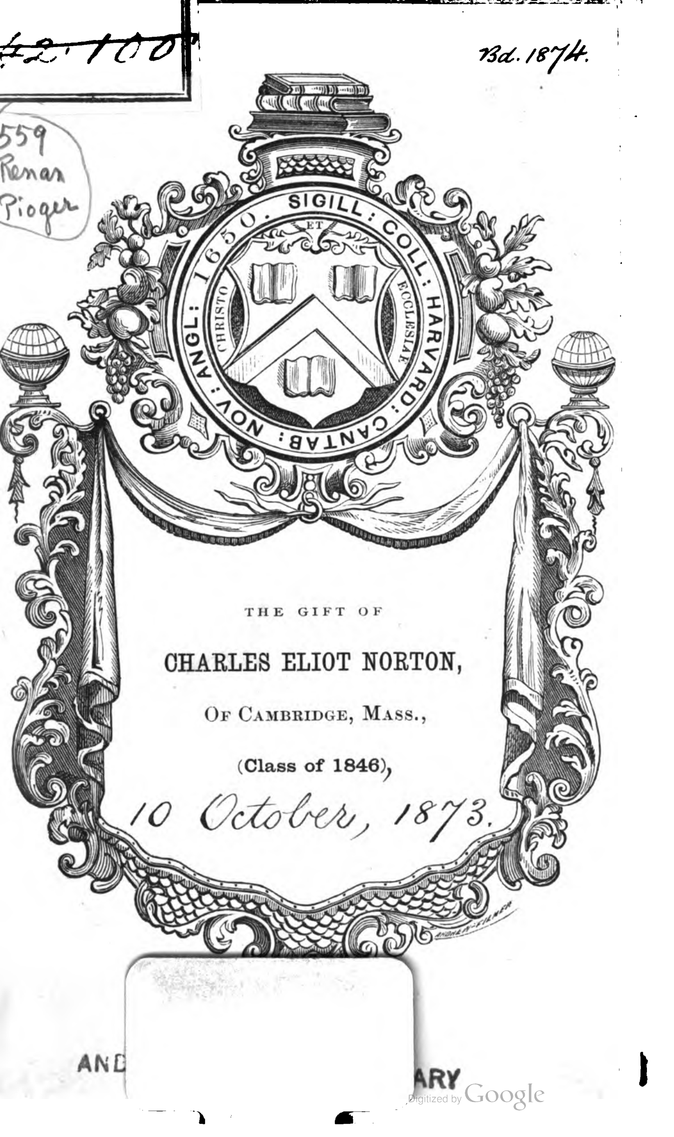



SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE

LA

DIVINITÉ DE JÉSUS

PROUVÉE PAR LES FAITS

RÉPONSE A M. RENAN

PAR M. L'ABBÉ PIOGER

DU DIOCÈSE DE PARIS.

PARIS

C. DILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

15, RUE DE SÈVRES, 15.

1863

LA

DIVINITÉ DE JÉSUS

PROUVÉE PAR LES FAITS.

LA

DIVINITÉ DE JÉSUS

PROUVÉE PAR LES FAITS;

RÉPONSE A M. RENAN

PAR

Léger Marie

M. L'ABBÉ L.-M. PIOGER

du clergé de Paris,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES,

DE L'ACADÉMIE FLOSALPINE, ETC.

Omnis humanæ societatis fundamentum evellit, qui religionem convellit.

Celui qui attaque la religion renverse les fondements de la société humaine.

[PLATO, de Legibus, l. 1.]

PARIS

C. DILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

15, RUE DE SÈVRES, 15.

1863

PRÉFACE.

La postérité voudra-t-elle le croire ?

En l'an de grâce 1863, c'est-à-dire au dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne, il s'est encore trouvé un homme assez audacieux pour oser attaquer publiquement la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour insulter, à la face du monde, à la foi de plus de 300 millions d'hommes, et relever l'œuvre de Voltaire tombée dans la boue. Cet homme croit y voir plus clair, après

dix-huit cents ans, que les plus grands génies des premiers siècles de l'Église; il veut que le fleuve soit plus pur à son embouchure qu'à sa source, et, avec les lumières que la Providence a daigné lui départir, il a vu ce que nul jusqu'ici n'a pu apercevoir. En pleine contradiction avec lui-même, il admet que les œuvres de Jésus sont divines, et il refuse la divinité à sa personne.

Pour répondre victorieusement et d'une manière péremptoire à cet homme, et affermir ainsi la foi des faibles, il nous suffira de le combattre avec des armes d'autant plus redoutables qu'elles ont été peu employées jusqu'ici, je veux dire avec la force des faits; car, comme on l'a fort bien dit, il n'y a rien de brutal comme un fait; lisez, il n'y a rien de plus convaincant. Ce travail

a déjà été entrepris, il y a près d'un siècle, par un homme dont la modestie surpassait encore le talent : aussi ne ferons-nous que développer les admirables pages qui sont sorties de sa plume, et le compléter ou l'abréger lorsque nous le trouverons trop concis ou trop étendu. La forme seule est de nous ; le fond ne nous appartient qu'en partie.

INTRODUCTION.

Le monde n'est composé que de deux sortes de personnes, ou de fidèles qui croient ou d'incrédules qui ne croient point. Je ne parle pas des indifférents. J'ose les appeler tous ici ou en jugement ou en preuves. J'examine ce que le chrétien apporte de preuves ; j'écoute ce que l'incrédule peut opposer de raisons, et m'adressant à tous, je dis à l'incrédule : — Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, triomphez dans vos sentiments ; mais, s'il est Dieu, tremblez dans votre incrédulité, elle fera votre condamnation ; un jour, vous aurez un juge. Je

1.

dis aux chrétiens : — Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, vous êtes, au témoignage de saint Paul lui-même, les plus misérables et les plus malheureux d'entre les hommes; mais, s'il est Dieu, tressaillez d'allégresse, car vous avez un Sauveur qui doit vous couronner dans le ciel. Il s'agit donc ici de fixer cette grande question, en montrant l'incrédule convaincu à la vue des preuves éclatantes de la divinité de Jésus-Christ, et par là même le chrétien consolé : c'est là ce qui doit résulter de tout ce que je vais dire...

Quand, en matière de religion, on est établi, comme nous le sommes, sur des fondements aussi solides, il ne faut s'étonner ni du nombre des incrédules, ni de leurs vaines clameurs, ni de leurs vains sophismes, ni de leurs fades plaisanteries, ni de leur ton imposant. Appuyés sur la terre ferme, il faut laisser gronder les flots; leur fureur viendra enfin se briser contre le rocher et se dissiper en fumée.

EXPOSÉ DES PREUVES.

Il y a plus de dix-huit cents ans que, dans la Judée et sous l'empire d'Auguste, parut dans le monde un HOMME EXTRAORDINAIRE, appelé JÉSUS, l'auteur de la religion qu'on nomme chrétienne ; il enseigna une doctrine sublime et tout empreinte de vérité ; il forma des disciples, pauvres pêcheurs dont l'ignorance était connue ; il donna ce qu'il enseignait comme étant la parole de Dieu ; il disait parler en son nom ; il a prétendu autoriser sa doctrine par des miracles ; il se donnait comme le Fils de Dieu, qu'il appelait son Père ; il se fit passer pour Dieu lui-même ; il fut crucifié à l'âge de

trente-trois ans; il passa pour être ressuscité le troisième jour, comme il l'avait annoncé; enfin, par la prédication de sa doctrine, il a fait changer de face à l'univers. Voilà, en abrégé, le sujet que je traite; ce sont des faits, et en preuve de ces faits, j'avance ici des propositions fondamentales, comme autant de preuves de la DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, et je dis :

Un homme dont la venue a été annoncée au monde longtemps avant sa naissance;

Un homme dont la doctrine et les mœurs ont été toutes saintes et l'expression fidèle de la sainteté même;

Un homme qui, venant sur la terre, s'est donné pour Dieu, et qui a été autorisé de Dieu même;

Un homme dont les œuvres et les succès ont été prodigieux et au-dessus de toutes les forces de la nature;

Un homme, enfin, dont les souffrances mêmes et la mort ont été glorieuses et suivies de prodiges;

Cet homme, s'il est véritablement *tel*, est sans contredit un homme extraordinaire, un homme suscité de Dieu, un Homme-Dieu, Dieu lui-même; or, que Jésus-Christ ait été effectivement tel, c'est ce que j'ai à prouver. La conclusion, chacun la tirera aisément lui-même; et ce ne pourra être que celle-ci, qui fut celle du centurion chargé de le garder : donc cet homme était véritablement Dieu, *vere filius Dei erat iste.*

Avant que d'entrer en preuve, je demande deux choses : la première, que s'il se présente à l'esprit quelque difficulté, on ne croie pas que je la laisse, parce que je n'y réponds pas d'abord; qu'on attende la fin, et on verra, je l'espère, que je satisfais à tout. La seconde, c'est qu'on ne sépare pas les propositions que j'ai avancées les unes des autres; quoique chacune, prise en particulier, fasse preuve, c'est néanmoins de la liaison et du concours de toutes, prises ensemble, que doit se former la

preuve complète de la vérité essentielle et fondamentale que j'établis : cet homme était véritablement Dieu, *vere filius Dei erat iste.*

Entrons dans un détail qui va nous mettre toute la religion sous les yeux.

CHAPITRE I.

PREMIÈRE PREUVE DE FAIT.

UN HOMME QUI A ÉTÉ ANNONCÉ A L'UNIVERS PLUSIEURS SIÈCLES AVANT SA NAISSANCE.

Je prends en main les Écritures qu'on nomme divines : prenez garde à ces termes, qu'on *nomme divines;* car, pour éviter toute contestation, je ne les considère d'abord ici que comme un livre purement historique, qui existait longtemps avant Jésus-Christ ; cela est constant ; tout le monde en convient, et cela me suffit. Je prends donc les Ecritures en main, et je trouve partout un MESSIE annoncé.

J'entends le patriarche Jacob prédire, au moment de mourir, à Juda, son fils aîné,

que le sceptre, c'est-à-dire l'autorité, ne sortira pas de sa race, que le DÉSIRÉ des nations ne soit arrivé. Écoutez les nobles paroles du vieillard :

« — Juda, vos frères vous loueront ; votre main mettra sous le joug vos ennemis; les enfants de votre père vous adoreront *en la personne du Messie qui naîtra de vous*[1]. Juda, *par son courage et son humeur guerrière*, est *comme* un jeune lion *qui répand partout la terreur :* vous vous êtes levé, mon fils, pour ravir la proie *comme un lion affamé*, et, en vous reposant, vous vous êtes couché comme un lion et une lionne *dont on n'ose approcher :* qui osera *aussi* le réveiller ? LE SCEPTRE NE SERA POINT ÔTÉ DE JUDA, NI LE PRINCE DE SA POSTÉRITÉ, JUSQU'A CE QUE CELUI QUI DOIT ÊTRE ENVOYÉ SOIT VENU ; et c'est lui qui sera l'attente des nations *et la source de leur bonheur*. Il liera son ânon à la vigne ; il liera, ô mon fils,

[1] Nous avons souligné tout ce qui forme l'explication des commentateurs.

son ânesse à la vigne; il lavera sa robe dans le vin, et son manteau dans le sang des raisins ; *c'est-à-dire qu'il attachera à son Église les Juifs et les Gentils par la foi qu'il leur inspirera, et il lavera dans son sang leurs péchés, dont il aura bien voulu se charger.* » (Genes., XLIX, 8-11.)

Or, tout le monde sait qu'à l'époque où Jésus-Christ naquit, la Judée était passée sous la domination des Romains, et les Juifs se condamnèrent eux-mêmes en disant à Pilate : — Nous n'avons pas d'autre roi que César, *non habemus regem, nisi Cæsarem.* (Jean, XIX, 15.)

J'entends celui qu'on nomme le prophète Aggée, annoncer, au nom du Dieu des armées, à Zorobabel, chef de la tribu de Juda, que Dieu va remplir l'attente de son peuple, en leur envoyant celui qui fait l'objet de leurs vœux et de leurs espérances :

« — Voici ce que dit le Seigneur des armées : Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et tout l'u-

nivers, *par les prodiges que j'opérerai.* J'ébranlerai tous les peuples, et LE DÉSIRÉ DE TOUTES LES NATIONS VIENDRA ; et, *par sa présence*, je remplirai de gloire cette maison, dit le Seigneur des armées. » (Aggée, II, 7-8.)

Je lis surtout dans Daniel que soixante et dix semaines s'écouleront depuis la réédification du temple jusqu'à la naissance du Christ, qui sera mis à mort par son propre peuple. Citons-le en entier :

« — Lorsque je parlais encore et que je priais, et que je confessais mes péchés et les péchés d'Israël ; et que, dans un profond abaissement, j'offrais mes prières en la présence de mon Dieu pour sa montagne sainte : — lors, dis-je, que je n'avais pas encore achevé les paroles de ma prière, Gabriel, que j'avais vu au commencement dans la vision, vola tout d'un coup à moi, et me toucha au temps du sacrifice du soir. Il m'instruisit, il me parla et me dit : — Daniel, je suis venu maintenant pour vous enseigner et pour vous donner l'intelligence

du temps de votre délivrance. Dès le commencement de votre prière, j'ai reçu cet ordre, et je suis venu pour vous découvrir toutes *les* choses *dont le Seigneur m'a chargé de vous instruire*, parce que vous êtes un homme de désirs *qui méritez de connaître les secrets de Dieu ;* soyez donc attentif à ce que je vais vous dire, et comprenez *ce qui vous est présenté* par cette vision. *Vous désirez la délivrance des Juifs des mains des Chaldéens, et je vais vous apprendre que* Dieu a abrégé et *fixé* le temps *de la délivrance de tous les hommes de l'esclavage du démon* à soixante-dix semaines d'*années, qui font quatre cent quatre-vingt-dix ans*, en faveur de votre peuple et de votre ville sainte : *Dieu*, *dis-je*, *a marqué ce temps*, afin que les prévarications *de la loi* soient abolies, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée, que la justice éternelle vienne *sur la terre*, que les visions et les prophéties soient accomplies, et que *le Christ qui doit être* le saint des saints, soit

oint *de l'huile* sacrée par l'*union de la nature divine avec la nature humaine dans sa personne divine.* — Sachez donc ceci, et gravez-le dans votre esprit : depuis l'ordre qui sera donné *par Artaxerxès* pour rebâtir Jérusalem, jusqu'*au temps* où le Christ, *qui sera* le chef *de mon peuple, commencera à exercer publiquement les fonctions de son ministère,* il y aura sept semaines et soixante-deux semaines d'*années. Sachez encore qu'après cet ordre donné en faveur de Jérusalem,* les places et les murailles *de cette ville* seront bâties de nouveau parmi des temps fâcheux et difficiles, *plusieurs s'opposant de tout leur* pouvoir *à son rétablissement.* — Et après *ces sept semaines* et ces soixante et deux semaines d'*années*, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui doit le renoncer et *le faire mourir* ne sera plus son peuple; *il le rejettera et l'abandonnera. C'est pourquoi,* un peuple avec son chef, qui doit venir *contre lui,* l'exterminera; il détruira la ville *de Jérusalem,* et le sanctuaire, *qui faisait*

toute sa force et sa gloire : ainsi, elle finira, *cette ville infidèle*, par une ruine entière; et la désolation à laquelle elle a été condamnée lui arrivera après la fin de la guerre *que lui fera ce peuple puissant. Cependant le Christ se choisira un nouveau peuple* : il confirmera son alliance avec plusieurs d'*entre* ce peuple dans une semaine *qui sera la dernière des soixante-dix* : et, à la moitié de la *même* semaine, les hosties et les sacrifices *de la loi de Moïse* seront abolis *par le sacrifice de la loi nouvelle* : l'abomination de la désolation sera dans le temple *de Jérusalem*, et la désolation *de toute la nation* durera jusqu'à la consommation *des siècles*, et jusqu'à la fin *du monde. Alors, les restes de cette nation se convertiront au Seigneur, et auront part à ses miséricordes éternelles.* » (Daniel, IX, 20-27.)

Cette prophétie est si claire que Porphyre, philosophe néoplatonicien, ne pouvant la contester, et avouant qu'elle était sans réplique, pour en éluder la force, osa

avancer qu'elle avait été fabriquée après la mort du Messie; mais son imposture, dit saint Jérôme, devint une nouvelle preuve. Les Juifs, qui la lisaient depuis 500 ans, de père en fils, le démentirent publiquement. Tel est l'entêtement des incrédules; quand on leur cite des prophéties qui ont quelque chose d'obscur, ils disent que ces prédictions ne prouvent rien, parce qu'on peut les appliquer à divers événements et à des personnages différents; quand elles sont claires, et qu'il n'est pas possible d'en méconnaître le véritable objet, ils soutiennent qu'elles ont été faites après coup. Les Juifs, de leur côté, ont cherché vainement dans leur histoire un personnage auquel on pût adapter les caractères tracés par Daniel; ils n'en ont point trouvé, et les incrédules n'y réussiront pas mieux; Bossuet a eu bien raison de s'écrier : — « La ruine totale des Juifs, qui a suivi de si près la mort de Notre-Seigneur, fait entendre aux moins clairvoyants l'accomplissement de la pro-

phétie. » (*Disc. sur l'Hist. univ.*, IIe partie[1].)

Combien d'autres prophéties sur la vie, les vertus, les travaux, la mort du Messie ! car tout est prédit, tout est annoncé.

Il doit NAÎTRE à Bethléem de Juda :

« — Et vous, Bethléem, appelée Éphrata, vous êtes petite entre les villes de Juda ; mais cependant c'est de vous que sortira celui qui doit régner dans Israël, dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité. *Et tu, Bethleem Ephrata, parvulus es in millibus Juda : ex te mihi egredietur qui sit dominator in Israel, et egressus ejus ab initio, a diebus æternitatis.* » (Mich., V, 2 ; Matth., II, 6.)

Il doit être emmené et fugitif en Égypte :

« *Ex Ægypto vocavi filium meum*, j'ai rappelé mon fils d'Égypte. » (Matth., II, 15 ; Osée XI, 1.)

Il doit passer sa vie dans l'abjection et l'oubli :

[1] Voyez la dissertation sur ce sujet, *Bible d'Avignon*, t. XI, p. 140. Voy. aussi Bossuet.

« *Opprobrium hominum et abjectio plebis.* » (Lisez tout le psaume 21.)

Il doit être trahi et vendu à prix d'argent :

« Alors fut accomplie cette parole du prophète Jérémie (*ou plutôt du prophète Zacharie*) : Ils ont reçu les trente pièces d'argent qui étaient le prix de celui qui avait été mis à prix, et dont ils avaient fait le marché avec les enfants d'Israël. » (Matth., XXVII, 9; Zachar., XI, 13.)

Il doit être réputé et mis au rang des méchants et des impies :

« Ainsi fut accomplie cette parole de l'Écriture : Et il a été mis au rang des méchants, *et cum iniquis reputatus est.* » (Marc., XV, 28; voy. ps. 21.)

Il doit être conduit comme un agneau à la boucherie :

« *Tanquam ovis ad occisionem ducetur.* » (Act., VIII, 32; Isaïe, LIII, 7.)

Il doit être libre entre les morts et sortir triomphant du tombeau :

« *Erit inter mortuos liber.* » (Ps. LXXXVII.)

Son sépulcre même deviendra glorieux : « *Erit sepulcrum ejus gloriosum.* » (Isaïe, XI, 10.)

Ainsi parlent les patriarches et les prophètes au sujet du Messie. Mais les patriarches et les prophètes n'étaient encore que de faibles lueurs. L'éclat des lumières devait se lever après ces faibles aurores : voici le soleil de justice qui va paraître lui-même. Les moments marqués par la Providence étant enfin arrivés précisément au temps prédit des semaines de Daniel, le Messie, si longtemps, si ardemment désiré, parut sur la terre. Le monde était dans l'attente d'un libérateur ; mais son peuple, en particulier, était dans une attente prochaine. On était si convaincu que le temps de sa venue était arrivé, et l'opinion de son avénement était si constante, que, durant l'espace de soixante ou quatre-vingts ans, on croyait voir le Messie partout. Les uns croyaient le trouver dans son Précurseur,

les autres dans d'autres hommes célèbres ; Josèphe lui-même, Juif d'origine, en donna le titre à Vespasien ; c'est ce qui avoit rempli le monde de faux christs et de faux messies. Ce fut dans ces circonstances que le vrai Messie parut enfin : cet Emmanuel, il a été annoncé aux hommes, les hommes le voient de leurs yeux, *nobiscum Deus*. (Isaïe, VII.)

CHAPITRE II.

SECONDE PREUVE DE FAIT.

UN HOMME DONT LA DOCTRINE ET LES MŒURS ONT ÉTÉ TOUTES SAINTES ET L'EXPRESSION FIDÈLE DE LA SAINTETÉ MÊME.

Quoi de plus saint, en effet, de plus sublime, de plus divin que sa doctrine et ses lois? Tout ce que les sages si vantés de l'antiquité ont enseigné avant lui a-t-il rien qui approche de la sublimité de ses dogmes et de l'intégrité de sa morale? La sagesse prétendue des Socrate, des Platon, qu'est-elle que folie en comparaison des maximes de Jésus-Christ? Vérité, solidité, sublimité, étendue, tout s'y trouve, tout s'y soutient, sans que rien se démente jamais. Dans les lois

des plus sages philosophes, il y a toujours quelque défaut; les traces de l'humanité s'aperçoivent toujours dans l'ouvrage des hommes, et les plus grands hommes donnent souvent dans les plus grands travers. En voulez-vous des preuves? Socrate, par exemple, autorise le divorce sans aucune raison; Lycurgue approuve le vol, pourvu qu'il soit fait avec art et finesse; Solon tolère des satisfactions des sens si honteuses, qu'elles font rougir ceux mêmes à qui il les permet. Sénèque n'en vient-il pas jusqu'à combler des plus grands éloges ceux qui se sont donné la mort à eux-mêmes? Raison humaine, où êtes-vous? Sont-ce là les grands hommes que vous avez produits?

Dans la doctrine de Jésus-Christ, au contraire, je ne trouve rien que de saint et de digne de son auteur; tous les vices y sont proscrits, toutes les vertus y sont commandées, et toute la perfection des vertus présentée. C'est elle qui, la première, nous

découvert ces secrets ineffables, jusqu'alors presque inconnus, de l'abnégation de soi-même dans les plus grandes délices; du pardon héroïque dans les plus grandes injures; du mépris des richesses dans la plus grande abondance; du mérite de la virginité dans la fragilité de la chair; de l'humilité sincère dans l'éclat des honneurs; vertus dont les païens ne connaissaient pas même le nom.

Considérez cette loi sainte sous différents rapports. A l'égard de l'Être suprême, ce n'est qu'amour, anéantissement, dépendance; devant lui tout homme n'est rien. Envers le prochain, ce n'est que douceur, que charité, que tendresse; tous les hommes sont frères. A l'égard de lui-même, l'homme doit être modeste, tempérant, modéré, vigilant sur soi; l'homme est le seul ennemi de lui-même, et c'est en cela qu'il s'aime véritablement. Si cette doctrine était suivie et cette morale pratiquée, l'ordre régnerait dans le monde, la terre serait pour

l'homme un paradis de délices, et l'homme lui-même serait l'image vivante de Dieu. Une telle morale a-t-elle pu être l'ouvrage d'un homme? Où l'aurait-il puisée? Dans quel livre, dans quelle académie, dans quel lieu de la terre? Étant ce qu'elle est, n'est-il pas évident qu'elle est descendue du ciel avec son Auteur?

Mais cette sainteté, cette majesté dans les paroles, Jésus l'a-t-il soutenue dans les effets? La sublimité de la spéculation ne s'est-elle point démentie dans la pratique? Convainquez-vous par vous-même; prenez en main son Évangile; consultez ses maximes et confrontez ses exemples : prenez et lisez...

Il a canonisé la pauvreté. Que possède-t-il? — Le dépouillement de tout, voilà son partage. Il a montré le faux éclat des honneurs : on veut le choisir pour roi, et il s'enfuit. Il a condamné les plaisirs; c'est l'homme de douleurs. Il a défendu la vengeance; sa joue est flétrie par un soufflet

infamant. Que fait-il? que dit-il? Ses exemples vont plus loin que ses maximes; sa conduite en dit plus encore que sa morale : ses paroles vont à former des saints; dans lui on trouve la sainteté même.

Cet homme extraordinaire a vécu sous les yeux du public; il a conversé parmi les hommes; on l'a examiné, on lui a tendu des piéges; on lui a dressé des embûches; après tout cela, que lui a-t-on reproché? De quoi l'a-t-on accusé? De ce qu'il mangeait avec les publicains et les pécheurs; de ce que ses disciples se mettaient à table sans laver leurs mains; de ce qu'il guérissait les malades le jour du sabbat; la censure la plus maligne n'a trouvé que cela; de sorte que de tant d'yeux ouverts sur lui, de tant d'oreilles attentives à ses paroles, de tant d'ennemis qu'il a eus dans tous les temps, dans tous les lieux, chez toutes les nations, juifs, païens, hérétiques, qui ont conspiré, conjuré contre lui, pour le noircir et le diffamer, pas un seul qui ait pu

trouver en lui le moindre trait répréhensible.

Mais tandis qu'on ne pouvait découvrir des défauts en lui, dans lui éclataient toutes les vertus : je n'entreprends pas d'en tracer le détail ; une langue mortelle pourrait-elle en exprimer les grandeurs? et que pourrais-je dire qui en donnât quelque idée? Qu'il nous suffise de dire que sa charité fut immense, son zèle sans bornes, sa patience à toute épreuve; sa sagesse fut supérieurement éclairée, sa tendresse saintement animée, son ardeur divinement embrasée; chacune de ses paroles est un oracle ; chacune de ses actions un prodige ; chacune de ses démarches un modèle de quelque vertu; souverainement bon, souverainement saint, souverainement aimable et parfait; quelques traits que j'ajoute à ce tableau, quand je parlerais le langage des anges, tout ce que je dirais serait au-dessus de toute croyance, et encore au-dessous de la vérité. Tel devait être le

Pontife saint et sans tache, à qui seul il appartient d'entrer dans le sanctuaire, de cimenter le testament de la double alliance, de procurer le grand ouvrage de la réconciliation entre le ciel et la terre, d'être élevé au-dessus des cieux et séparé de la contagion des pécheurs[1].

[1] Aussi le trop célèbre J.-J. Rousseau, n'a-t-il pu s'empêcher de s'écrier :

« Je vous avoue que la majesté des Écritures m'étonne, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre si sublime et si simple tout à la fois, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste, ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! Quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tout le prix de la

Or, cet homme si saint, si parfait, si célèbre parmi les hommes, s'est donné pour Dieu, et Dieu l'a autorisé dans sa

vertu, il peint Jésus-Christ trait pour trait; la ressemblance est si frappante que tous les saints Pères l'ont sentie; il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il pas avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au Fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate, mourant sans douleur, sans ignominie, soutient aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate avec tout son esprit fut autre chose que sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres avant lui l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice. Léonidas était mort pour son pays, avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie. Sparte était sobre, avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux.

« Mais où Jésus-Christ avait-il appris chez les siens cette morale pure et élevée dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Dans lui la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus inconnu de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on

prétention de la manière la plus sensible et la plus authentique. C'est la troisième vérité.

puisse désirer : celle de Jésus-Christ expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu.

« Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir ? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente, et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire; il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » (*Émile.*)

Est-ce un saint Père ou un philosophe qui parle ainsi? N'est-ce pas confondre les philosophes, par un philosophe même ?

CHAPITRE III.

TROISIÈME PREUVE DE FAIT.

JÉSUS S'EST DONNÉ POUR DIEU.

Que Jésus-Christ se soit donné pour Dieu, rien de si constant; il l'a publié, il l'a hautement déclaré; ses paroles en ce point sont expresses : « Je vous le dis en vérité, mon Père et Moi ne sommes qu'un, *Ego et Pater unum sumus.* (Joan., x.)

« Moi, qui vous parle, je suis le principe et l'auteur de tout, *Ego et principium qui loquor vobis.* » (Joan., VIII.)

« J'existais avant qu'Abraham fût né, *Antequam Abraham fieret, ego sum.* » (Joan., VIII.)

Tous ses discours, toutes ses actions,

toutes ses démarches tendaient là ; et quand, pendant sa passion, le Grand-Prêtre l'adjure au nom du Très-Haut de s'expliquer nettement s'il est Dieu :

« — Vous l'avez dit, répond-il, je le suis, *Vos dicitis, quia ego sum.* » (Luc, XXII.)

C'était même le reproche que lui faisaient les Juifs : « Vous n'êtes qu'un homme, lui disaient-ils, et vous osez vous donner pour Dieu, *Tu cum homo sis, facis te ipsum Deum.* » (Joan., XIX.)

Dites-moi : de tous les crimes, de toutes les impiétés, de tous les attentats qui peuvent se commettre, en est-il de plus grand, de plus énorme, de plus affreux que celui de vouloir s'ériger en Dieu, être adoré comme Dieu, s'arroger les droits imprescriptibles de la divinité? Je sais que parmi les païens insensés, plusieurs en sont venus à cet excès de folie. Les Salmonée en Crète, les Hannon à Carthage, les Alexandre en Grèce, les Néron, les Tibère à Rome, ont voulu s'ériger en dieux. Mais aussi de quel

œil l'univers et la postérité les ont-ils regardés? Monstres couronnés qui ont déshonoré l'humanité, en voulant s'élever au-dessus de l'homme, ils étaient coupables, ils étaient abominables sans doute; mais je ne crains pas de le dire, Jésus-Christ le serait encore infiniment davantage, s'il n'était pas Dieu. Car remarquez que ces princes orgueilleux, ces hommes ambitieux, n'en venaient là que dans ces jours de nuages où la prospérité les éblouissait, où la fortune les aveuglait; à la tête des armées, dans des jours de triomphe, dans l'ivresse et le transport des passions où ils n'étaient plus à eux-mêmes; au lieu que Jésus-Christ s'est donné pour Dieu de sang-froid, dès son entrée dans le monde, durant tout le cours de sa vie.

Il y a plus encore : les autres princes, dans l'égarement de leurs pensées, ne s'érigeaient en divinités que chez un peuple, chez une nation; d'ailleurs, ils ne prétendaient pas être les seuls dieux dans cet

univers; ils ne refusaient pas de partager avec d'autres l'encens et l'autel; au lieu que Jésus-Christ prétend être le seul Dieu, le seul adoré de tout le monde et par tous les peuples.

« — Vous n'avez qu'un seul Maître, disait-il à ses disciples, et ce Maître, c'est moi, c'est le Christ, *Magister vester unus est, Christus.* » (Matth., XXIII.)

« Quiconque n'est pas pour moi, combat contre moi, *Qui non est mecum, contra me est.* » (Luc, XI.)

Et dès lors il renverse toute autre loi comme impiété, toute autre religion comme superstition, tout autre sacrifice comme sacrilége et profanation; or, je le répète, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, quel péché, quelle impiété, dans lui, de s'attribuer les droits de la divinité, et d'élever ainsi autel contre autel, sous les yeux de Dieu même! Car enfin, enlever les biens d'autrui, flétrir la réputation, arracher la vie, c'est une injustice, c'est un crime, c'est un désordre;

mais porter ses vues et ses prétentions jusqu'à la divinité même, c'est un forfait, c'est un attentat, c'est une monstruosité; il faut pour cela toute l'enflure de l'orgueil, toute l'audace de la présomption, toutes les ténèbres de l'aveuglement, tout l'excès de tous les désordres.

Or, Jésus-Christ s'est porté pour Dieu, et s'il ne l'est pas en effet, que fait donc Dieu dans le ciel? N'a-t-il plus de foudres dans sa colère, n'a-t-il plus de tonnerre dans les trésors de ses vengeances? Quoi! un homme se donne pour Dieu, il prend Dieu même à témoin, il s'appuie de son autorité, il atteste sa sainteté, il appelle en témoignage sa puissance; et Dieu ne tonne pas, et Dieu ne l'extermine pas pour le démentir et arrêter l'effet du prestige! Lorsqu'en 1848, lors des élections générales, sur la place publique d'une de nos petites villes du Midi, un homme, entendant gronder la foudre, osa s'écrier: S'il y a un Dieu, qu'il me foudroie! le tonnerre tomba sur lui et le tua, car il

venait de s'attaquer à la puissance de Dieu même, et l'honneur de Dieu était en jeu [1]. Mais, pour Jésus-Christ, non-seulement Dieu ne le punit pas, ne l'extermine pas, mais c'est Dieu même qui l'avoue, qui le soutient, qui l'autorise, et qui l'autorise par la voie la plus efficace, la plus éclatante, la plus authentique, par la voie des prodiges et des miracles.

[1] Tous les journaux de cette époque ont rapporté ce fait.

CHAPITRE IV.

QUATRIÈME PREUVE DE FAIT.

LES MIRACLES!

Arrêtez! esprits prétendus forts, hommes indociles! à ce seul mot de miracle, j'entends votre voix; vous vous récriez, vous vous inscrivez en faux; votre incrédulité s'arme d'avance contre toutes mes preuves. Attendez, ce n'est point là la route où je veux vous conduire; je pourrais sans doute ici, au lieu de parler moi-même, faire parler, pour la gloire de Jésus-Christ, tant d'aveugles éclairés, tant de paralytiques relevés, tant de malades guéris, tant de morts ressuscités; je pourrais appeler en preuves les tempêtes conjurées, les orages calmés,

les flots de la mer si souvent apaisés : leur voix mille fois plus éloquente que tous les discours, formerait un témoignage sans réplique de la vérité que j'annonce; je le pourrais, dis-je, et en le faisant, que n'aurais-je pas à apporter en preuve de ces miracles ? Les témoins oculaires les publieraient, les auteurs en grand nombre les annonceraient, la possession de plus de dix-huit cents ans et la croyance de l'univers les attesteraient; une raison saine aurait de quoi se contenter et se rassurer.

Mais, comme vous pourriez intérieurement contester, vous inscrire en faux, et qu'en cette matière je ne veux donner aucun prétexte, aucun lieu au doute, je laisse tous les autres miracles de Jésus-Christ; je n'en choisis qu'un seul, qu'il est impossible de contester, parce qu'il est actuellement sous les yeux. Et quel est-il ? La religion même de Jésus-Christ, à présent existante, et sa religion considérée dans son établissement et dans sa perpétuité : dans

toute autre preuve que j'apporterais, vous appelleriez le miracle au tribunal de votre raison ; dans celle-ci j'appelle votre raison même à l'examen du miracle ; je ne veux pas même encore l'appeler un miracle ; je ne fais qu'en expliquer la nature et les effets, après quoi je vous laisserai vous-même la nommer de son nom. Entrons dans le détail.

C'est un fait qui nous est attesté par tous les historiens tant sacrés que profanes, qu'à l'époque où les apôtres entreprirent de convertir le monde, l'univers tout entier, à l'exception du peuple juif, était plongé dans les ténèbres les plus épaisses sur ses fins dernières. L'idolâtrie, avec ses hideuses passions auxquelles elle élevait des autels, régnait partout : l'homme avait oublié sa céleste origine et sa noble destinée, aussi en vint-il aux derniers excès de la corruption la plus grossière ; il prostituait des hommages qui n'étaient dûs qu'à Dieu seul, à la pierre, au bois, aux plantes et même

aux plus vils animaux. *Tout était Dieu*, dit l'illustre Bossuet, *excepté Dieu lui-même*.

Cependant les apôtres, animés par le zèle que le Saint-Esprit leur avait communiqué, ne se proposent rien moins que de renverser le paganisme, d'anéantir le judaïsme, et de fonder sur leurs ruines la religion de Jésus-Christ. Je vous le demande, une telle entreprise aurait-elle pu entrer dans l'esprit de douze pauvres pêcheurs, si l'œuvre qu'ils allaient entreprendre n'eût été l'œuvre de Dieu? Tout était contre eux. La morale du paganisme, bien loin de mettre un frein aux passions, les abandonnait à elles-mêmes; on n'éprouvait qu'une froide indifférence pour la vertu, et si quelquefois on lui dressait des autels, c'était plutôt par l'enthousiasme du moment que par conviction. Les crimes pour lesquels l'homme éprouve un penchant si impérieux étaient non-seulement tolérés, mais encore en honneur : aussi décernait-

ou des récompenses aux vices les plus honteux et les plus révoltants : à l'ivrognerie, à l'impudicité, à la vengeance ; se prostituer publiquement était une action méritoire aux yeux de la divinité. Ce qui contribuait encore à l'aveuglement des misérables mortels, c'était l'opinion reçue qu'on ne punissait dans l'autre vie que des crimes monstrueux que tous peuvent éviter sans efforts. Aussi cette religion était-elle fortement enracinée dans tous les cœurs ; car on l'avait sucée avec le lait, et pas une voix ne se faisait entendre pour en démontrer l'absurdité et la fausseté.

Quel ne dut pas être l'étonnement des peuples, lorque tout à coup les apôtres prêchent une religion qui, par la profondeur de ses dogmes et la sublimité de sa morale, était plus capable d'éloigner des hommes grossiers que de les attirer ! — « Ils annoncent un Dieu unique qui, pour montrer sa majesté suprême, a créé de rien cette masse immense de tous les êtres. Sa parole a com-

mandé, sa puissance a fait exécuter, sa sagesse a arrangé, sa grandeur infinie le fait connaître aux hommes et le laisse cependant inconnu aux hommes. Ce Dieu incompréhensible est en trois personnes, et la deuxième s'est faite homme; une Vierge lui a donné naissance, et il est venu sur la terre pour retirer l'homme des crimes dans lesquels il était plongé. Il est mort, pour le racheter, sur un bois infâme, et il est ressuscité le troisième jour après sa mort. Tous les hommes doivent aussi ressusciter, et les méchants seront punis de supplices éternels. » (*Tertullien.*)

La morale que les apôtres prêchaient n'était pas moins sévère que ses dogmes étaient incompréhensibles. Se faire chrétien, c'était renoncer à ses passions et crucifier sa chair. Quel attrait pour des hommes charnels que de voir les disciples de Jésus-Christ pâles et défaits par l'austérité de leur vie, leurs veilles et leurs longs jeûnes! Ils méprisaient les supplices les plus af-

freux; ils volaient au-devant des bûchers que l'enfer avait allumés contre eux. Qui ne serait frappé de cette opposition entre l'idolâtrie et la religion chrétienne? qu'on juge par là des difficultés qu'elle dut rencontrer pour s'établir. Cependant, dès le troisième siècle, le christianisme dominait partout. Écoutons encore Tertullien : — « Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons tous les lieux, les villes, les forteresses, les colonies, les camps, les tribus, les décuries, le palais, le sénat, le barreau; nous ne vous laissons que vos temples, et il n'y a que les spectacles insensés du cirque, les impudicités de vos théâtres, la barbarie de vos arènes, le faste de vos fêtes, où nous ne prenions point de part. » Qui ne voit par ces paroles que déjà l'Évangile avait pénétré dans les pays les plus éloignés. Semblable à un torrent impétueux qui, dans sa course rapide, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, la religion chrétienne avait tout surmonté.

Car ce n'est point à une ville, à une province, que les apôtres bornent l'ardeur qui les dévore; l'univers tout entier, voilà leur champ de bataille. Les pays glacés du Nord, comme ceux du Midi brûlés par le soleil, l'immensité des mers, l'âpreté des montagnes, ne peuvent en fixer les limites.

Emploieront-ils les charmes de l'éloquence, la subtilité des arguments pour convaincre l'univers d'erreur? Non, la simplicité de leurs paroles, une conduite irréprochable, voilà ce qui les distingue. Bien loin de rougir des humiliations de leur divin Maître, ils s'en font gloire, et se vantent de l'adorer comme leur Dieu. Se serviront-ils de richesses pour corrompre les hommes, et leur faire embrasser leur doctrine? Oh! non, car ils sont pauvres, et obligés de vivre du travail de leurs mains. Ajouterons-nous qu'ils pouvaient avoir quelque considération? mais de quelle autorité peuvent être des hommes sortis de la dernière classe du

peuple et aussi méprisables aux yeux du monde, par leur origine, que par leur profession ?

Cependant, on pourrait encore objecter qu'à défaut d'éloquence et de richesses, il leur restait un moyen plus efficace, la force des armes ; et nous voyons, en effet, dans l'histoire, que plusieurs sectes religieuses se sont formées ainsi. Mais, en vérité, quelle armée pour vaincre le monde que douze pêcheurs ! Non ! ce n'est point par la force des armes qu'ils ont vaincu le monde, c'est en se laissant égorger comme de timides agneaux. A la fureur de leurs persécuteurs, ils n'ont opposé qu'une douceur inaltérable. Prêcher, souffrir et mourir, telle a été leur vie. Aussi est-ce par le sang de ses martyrs que l'Évangile a surmonté les obstacles qui s'opposaient à son établissement, comme Jésus-Christ l'avait d'ailleurs annoncé.

En envoyant ses apôtres prêcher l'Évangile par toute la terre (Mat., XXVIII, 19), il

leur donne sa parole seule pour l'exécution d'un tel projet. Loin de leur promettre des secours humains, il leur offre la vue des obstacles, des tourments, de la mort qui leur est préparée : Je vous envoie, leur dit-il, comme des agneaux au milieu des loups (Luc, x) ; on vous haïra, on vous persécutera ; vous serez traînés en criminels devant les juges et les tribunaux de la terre ; là, vous serez accusés, traités indignement, et regardés comme dignes de tous les supplices, et en agissant ainsi on croira servir la divinité. (Mat., x ; Joan., xvi.)

L'effet suivit de près les promesses. A peine les apôtres ont-ils commencé leur mission, que de toutes parts on s'élève contre eux et qu'une conspiration générale conjure leur perte. Ici, les Juifs et la Synagogue s'arment de tout ce que la haine et la jalousie peuvent inspirer de fureur : là, la philosophie païenne, orgueilleuse et superbe, cherche, en insultant à leur simplicité, à les couvrir de mépris et d'opprobres.

La populace en fureur, animée par tout ce que la superstition et l'erreur peuvent inspirer, les charge d'imprécations et de malédictions. Bientôt les princes et les rois de la terre s'arment d'édits menaçants, déploient la terreur des supplices; de toutes parts, les cachots se remplissent, les échafauds se dressent, les bûchers s'allument; tous les instruments de mort ne présentent aux yeux qu'un spectacle affreux de carnage et de sang. Rien de si terrible que la peinture qu'en fait saint Ambroise. Les nations, dit-il, frémissaient de rage, les rois, les puissances armées, exerçaient les cruautés les plus inouïes; toutes les erreurs, toutes les superstitions, toutes les impiétés réunies déclaraient une guerre implacable, et ne visaient à rien moins qu'à étouffer la religion chrétienne dans son berceau, et à la noyer dans son sang.

Voici ce qui donna lieu à cette sanglante persécution, qui devait durer trois cents ans et se terminer par le triomphe de l'É-

vangile. Pierre et Jean montaient au temple pour assister à la prière. Il y avait là un homme boiteux dès le sein de sa mère, qui demandait l'aumône à ceux qui entraient. Cet homme, voyant Pierre et Jean, les pria de lui donner l'aumône. Mais Pierre lui dit : « — Je n'ai ni or ni argent ; ce que j'ai, je vous le donne : au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et marchez. » En même temps, il le prit par la main, et le boiteux marcha. Ce miracle attira une foule de peuple, et Pierre, voyant un si grand concours, profita de l'occasion pour leur parler ainsi : « — Israélites ! qu'admirez-vous en ceci ? pourquoi nous regardez-vous ? comme si c'était par nous-mêmes ou par notre puissance que nous avions fait marcher cet homme ? Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob a glorifié son fils Jésus, que vous avez livré et renoncé devant Pilate, qui jugeait qu'on devait le renvoyer absous. Vous, au contraire, vous avez renoncé le saint et le juste, et vous avez de-

mandé qu'on vous relachât un meurtrier. Cependant vous avez mis à mort l'auteur de la vie, mais Dieu l'a ressuscité : c'est de quoi nous sommes témoins. Or, c'est par la foi en son nom qu'a été opérée cette guérison en présence de vous tous. » Ce discours, précédé et prouvé par un prodige si éclatant, produisit un effet plus miraculeux que le miracle lui-même; cinq mille hommes se convertirent, sans compter les femmes et les enfants.

C'était là que l'enfer attendait sa proie. Aussitôt le feu de la persécution s'allume, et, semblable à un vaste incendie, il veut consumer tout. Les prêtres, les sadducéens, les commandants du temple, les arrêtent et les mettent en prison, et après plusieurs interrogatoires dans lesquels saint Pierre les confondit, les disciples de Jésus-Christ sont battus de verges, et on leur fait défense de parler au nom de Jésus. Mais les apôtres, joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ n'en

urent que plus animés à prêcher l'Évangile.

A peine le signal de la persécution est-il donné que l'univers tout entier va conspirer la ruine de la religion chrétienne. Les villes, les peuples, les royaumes se soulèvent contre les adorateurs de Jésus-Christ. Ils sont poursuivis comme des bêtes féroces, et on ne peut lire sans frissonner d'épouvante les récits que les historiens nous ont laissés des tourments qu'on leur faisait endurer. Se contentera-t-on de les faire mourir comme les autres hommes? Non, les supplices des criminels paraissent trop doux pour ceux que l'on regarde comme les ennemis des dieux de l'État.

« Ils sont, dit un célèbre historien, battus de verges, appliqués aux tortures, écorchés par des ongles d'airain. On les déchire par le fer, on les consume par le feu, on les cloue sur des croix; on se fait un jeu barbare de les voir mettre en pièces par les chiens, et dévorés par les lions. Ils sont couverts de

lames embrasées, assis sur des chaises ardentes, plongés dans l'huile bouillante, brûlés à petit feu; on les broie sous des meules, on les submerge dans les flots; on les enterre tout vifs; on les coupe par morceaux. Dans leurs corps couverts de blessures, on ne déchire plus que des plaies; on les guérit par des soins barbares pour les mettre en état de souffrir de nouveau. La pitié est éteinte pour eux dans le cœur des hommes; et le peuple, qui voit presque toujours avec quelque mouvement de compassion les plus grands criminels sur l'échafaud, applaudit à leurs supplices par des cris d'allégresse. La mort même ne les met point à couvert de la rage de leurs persécuteurs; on s'acharne sur les tristes restes de leurs corps; on les réduit en cendres, on les jette au vent, pour les anéantir s'il était possible.... Rome s'enivre de carnage et de sang, elle en fait couler des fleuves, elle en inonde la terre; on n'épargne ni sexe, ni âge, ni condition. Ce n'est point une per-

sécution de quelques mois, de quelques années, c'est par des siècles qu'il faut compter le temps des souffrances de l'Église. On ne peut la suivre pendant 300 ans, qu'à la trace du sang qu'elle répand, où à la lueur des bûchers que l'on allume contre elle. »

Mais, qui pourrait lire sans frémir ce que nous rapporte l'histoire romaine de la cruauté de Néron? Cet empereur impie, que saint Paul appelle un *mystère de cruauté*, et qui se souilla des crimes les plus déshonorants pour l'humanité, faisait enduire des chrétiens de poix et de bitume, et les plaçait dans son jardin pour l'éclairer, disait-il, pendant la nuit; il fait mettre le feu au quatre coins de Rome, et il accuse les chrétiens de ce crime, afin qu'on en fasse un carnage affreux.

Plus de douze millions de chrétiens périrent ainsi, en haine de Jésus-Christ. Bien loin de trembler à la vue des supplices, ils volaient au martyre, selon l'expression de leur plus grand ennemi.

En voyant ainsi le sang des chrétiens ruisseler de tous côtés, qui n'aurait dit : La religion chrétienne va périr, et sa ruine va prouver l'imposture de son auteur? Et, en effet, à en juger humainement, il en devait être ainsi, si la main toute-puissante de Dieu n'eût été là pour la soutenir. Cependant, qu'est-il arrivé? à quoi ont servi toute la fureur et tous les supplices des tyrans? C'est qu'au lieu d'être anéantie par la persécution, c'est par la persécution qu'elle s'est accrue. L'Église a traversé en triomphe l'espace des siècles depuis plus de 1800 ans, d'âge en âge, de générations en générations, elle a porté son divin flambeau des nations policées chez les nations sauvages; le midi l'a publié au nord, le levant l'a annoncé au couchant : dans les cinq parties du monde, elle a porté le nom et la gloire de son auteur. On demande des miracles! En est-il de plus grand? Et ce miracle est sous nos yeux. En vain l'incrédule, pour se rassurer ou pour s'étourdir, opposera-t-il mille

difficultés en disant que le peuple embrasse aveuglément tout ce qu'on lui présente; qu'il est facile de l'entraîner par la nouveauté, et que tout consiste à frapper d'abord les esprits par quelque chose d'extraordinaire pour les entraîner.

A tout cela, je pourrais répondre : Mais n'y a-t-il que le simple peuple qui ait embrassé le christianisme? mais les Justin, les Origène, les Tertullien, les Basile, les Augustin et tant d'autres étaient-ils des hommes du commun? mais dix-huit siècles n'ont-ils pas suffi pour dissiper l'illusion? mais durant ce temps toutes les puissances de l'enfer ne se sont-elles pas armées pour renverser l'édifice de la religion? C'est là ce que je pourrais dire, et ce que je dirais avec fondement. Mais, outre tout cela, je réponds par la preuve des yeux, et contre tout ce qu'on peut opposer, je présente des faits constants qui seront à jamais sans réplique. Je dis donc :

1° Que l'établissement du christianisme

a commencé à Jérusalem, où l'on attendait un Messie conquérant, et où ce Messie a été mis à mort sur la croix ;

2° Que ceux qui ont travaillé à son établissement étaient douze pêcheurs pauvres, faibles, grossiers, ignorants, et, selon le le monde, les derniers des hommes ;

3° Que les moyens qu'ils ont employés n'ont été que le dépouillement de tout et le manque de tout secours ;

4° Que les succès qu'ils ont eus ont fait changer de face à tout l'univers ;

5° Que cet ouvrage est actuellement subsistant, qu'il parle aux yeux, et qu'il s'annonce encore aujourd'hui par lui-même.

Après cela, je laisse à conclure; j'ajoute seulement une réflexion, et je dis :

Si, au moment où Jésus-Christ expirait sur la croix, quelqu'un eût osé dire : Voilà la croix, instrument d'abjection et de souffrance : eh bien ! dans 300 ans ce signe d'infamie va devenir le signe de la noblesse et de l'honneur, l'emblème de la paix et de

la clémence; cette croix brillera sur le cœur des rois; ils la placeront sur leur diadème, et les conquérants sur leurs étendards; cette effigie si honteuse va briller sur les coupoles des palais et des basiliques, chefs-d'œuvre inspirés par cette religion dont elle est le signe; les temples païens tomberont, et sur leurs ruines on construira des églises magnifiques où les plus grands potentats viendront adorer la croix; je vous le demande; n'aurait-on pas traité d'insensé un homme qui eût osé alors tenir un pareil langage? et cependant ce miracle s'est opéré, et nous en sommes les témoins; car, malgré les révoltes de la nature, malgré la force des préjugés, le crucifié est adoré: sa morale, si pure et si sublime, que ses plus grands ennemis ont été forcés d'admirer, est partout annoncée, persuadée, pratiquée. Tous les esprits la comprennent, et voilà l'ouvrage de douze pauvres pêcheurs!

CHAPITRE V.

CINQUIÈME PREUVE DE FAIT.

SA MORT !

Mais cet homme est mort, dira-t-on peut-être; sa gloire n'est-elle point ternie par les ombres de la mort, et sa divinité éclipsée par les horreurs du tombeau? Non, sans doute; je prétends au contraire que ses souffrances mêmes et sa mort ont été glorieuses et donnent un nouvel éclat et une nouvelle force à la preuve de sa divinité. Comment cela?

1° C'est qu'il meurt après l'avoir prédit;

2° C'est qu'il meurt parce qu'il l'a voulu;

3° C'est que sa mort même est un nouveau prodige de puissance et de vertu;

4° C'est enfin que, par la vertu de sa mort, il a couronné le grand ouvrage de sa mission; tout cela signifie, parce qu'il est mort en Dieu : *Vere filius Dei erat iste.*

I

Il meurt après l'avoir prédit.

Il meurt, et sa mort, comme sa naissance, avait été prédite depuis plusieurs siècles; les prophètes l'avaient annoncée dans toutes ses circonstances, toutes les Écritures retentissaient des oracles lugubres de cette mort : le Christ devait être immolé, le Saint des Saints devait entrer par la voie de son sang dans le sanctuaire; la victime par excellence devait succéder aux sacrifices imparfaits de la Loi ancienne; la nouvelle alliance devait être cimentée par le sang de l'Agneau sans tache : ainsi avaient parlé les siècles précédents; mais la preuve était encore bien plus sensible par la prédiction qu'avait faite Jésus-Christ même de sa mort prochaine, détaillant toutes ses circons-

tances, et en parlant comme l'ayant sous les yeux. — « Voici que nous allons à Jérusalem, disait-il à ses disciples : c'est là que le Fils de l'Homme sera livré aux Gentils, qu'il sera trahi, outragé, crucifié, *Illudetur et crucifigetur* (Luc, XVIII). Ainsi dépeint-il avec les plus tristes et les plus vives couleurs la sanglante catastrophe de sa passion.

II

Il ne meurt que parce qu'il l'a voulu.

Non, ce n'est point ici une victime forcée, qu'on traîne malgré elle à l'autel ; c'est l'innocent agneau qui s'offre volontairement à la mort, *oblatus est quia ipse voluit* (Is. LIII). Il l'a désirée, cette mort, il a soupiré ardemment après elle : *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor donec perficiatur* (Luc, XII) ? En vain ses disciples, effrayés de ces prédictions, veulent-ils l'empêcher d'aller à Jérusalem : — Retirez-vous de moi, leur dit-il, mon Père me présente le calice, ne

le recevrais-je pas avec joie de sa main? *Calicem quem dedit mihi Pater non vis ut bibam illum* (Joan., XVIII). Quand ses ennemis viennent pour le saisir, il va lui-même au-devant d'eux, et se livre sans résistance. *Surgite, eamus, ecce appropinquavit qui me tradet* (Matth., XXVI).

III

Sa mort est un nouveau prodige de puissance et de vertu.

Mais rien peut-être ne prouve plus sensiblement sa divinité, que la manière toute divine dont il est mort, et les sentiments qu'il fait éclater au milieu des opprobres, des tourments et de tous les supplices, sans que jamais il lui échappe une parole, une plainte, un geste, un soupir qui ressente, je ne dis pas l'amertume et le fiel, mais la moindre agitation; au contraire, toujours égal à lui-même, toujours possédant son âme en paix, et cela, non point par une vaine ostentation qui semble vouloir braver

la mort, mais avec un air de modestie et de force qui sied si bien à la vertu opprimée, et qui n'ôte rien à la sensibilité de la nature souffrante.

Voyez cette douceur inaltérable avec laquelle il permet aux soldats de se saisir de sa personne sacrée ; ce silence si admirable et si constamment soutenu devant ses juges, ne l'interrompant jamais que lorsque la vérité et la gloire de son Père céleste l'exigent : on l'accuse, et il ne dit mot ; l'innocence se justifie par elle-même ; on le conduit au tribunal, il obéit ; il entend l'arrêt de sa mort, il s'y soumet ; on lui présente la croix, il la reçoit entre ses bras ; enfin, élévé sur cette croix, placé entre le ciel et la terre, donné en spectacle à tout l'univers, comment s'y montre-t-il? en Dieu, et d'une manière digne de Dieu. Il voit des pécheurs et il intercède pour eux ; il a ses bourreaux sous ses yeux, et il sollicite leur grâce ; il a à ses côtés un coupable, mais pénitent, il le justifie, et il signe cet arrêt de son sang.

Sentant enfin approcher son dernier moment, il l'accepte avec résignation, il remet son âme entre les mains de son Père céleste, il baisse la tête, et il expire ; *consummatum est*, tout est consommé. (Jean XIX.)

IV.

Par la vertu de sa mort, il a couronné le grand ouvrage de sa mission.

O mort ! mort touchante, dont le seul récit arrache les larmes, seriez-vous donc la mort d'un homme coupable, d'un homme ennemi de Dieu ? Alors, soleil éclipsé, pourquoi vous couvrir de nuages sombres ? Avez-vous craint d'éclairer cette injuste mort ? Et vous, pierres, et vous, rochers, pourquoi vous fendre de douleur ? Etait-ce pour reprocher aux hommes l'insensibilité de leur cœur ? Et vous, terre tremblante et ébranlée jusque dans vos fondements, avez-vous voulu par votre deuil honorer les obsèques de votre auteur ?

Mais toi, Jérusalem, ville infortunée,

ville maudite ! qui t'es noyée dans le sang de ton Rédempteur, viens ici présenter à nos yeux étonnés tes funestes ruines, tes débris lamentables, et dans ces ruines, ces débris, le spectacle effrayant des vengeances célestes. Ce Dieu Sauveur te l'avait annoncé en gémissant sur ton sort et sur ton malheur : — « Jérusalem, Jérusalem, qui as mis à mort les prophètes et les envoyés de Dieu, combien de fois ai-je voulu réunir tes enfants dans mon cœur, comme la poule réunit ses petits sous ses ailes ! tu t'es refusée à mes invitations et à mes empressements ; mais je vois arriver le jour funeste où, en punition de tes crimes, tes ennemis t'environneront de toutes parts, t'accableront sous les efforts de leurs armes, et enfin ne laisseront plus en toi pierre sur pierre. » Jérusalem, ville saccagée, ville renversée, considère les désastres de tes habitants dont Dieu, juste vengeur, poursuit encore aujourd'hui les déplorables restes, ou plutôt qu'une vengeance encore plus terrible conserve pour les présenter en spectacle et en

objet d'exécration à toutes les nations et à tous les siècles. « — *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !* »

« Et cependant, a dit Lamennais, depuis 1800 ans, le Père éternel ne leur a pas encore pardonné, et depuis 1800 ans, ils traînent leur opprobre par toute la terre, et par toute la terre l'esclave est forcé de s'abaisser pour les voir. »

Disgrâces effroyables ! que peuvent-elles être que la punition affreuse du déicide, et par là même la preuve sensible et toujours subsistante de la divinité de Jésus-Christ ? Car, s'il n'eût pas été Dieu, en se disant tel, sa mort, loin de mériter une vengeance terrible, n'aurait-elle pas été l'action la plus juste, la plus légitime aux yeux de Dieu et des hommes ? et pour une action de cette nature, Dieu, souverainement juste, continuerait-il durant tant de siècles de poursuivre une nation qu'il avait lui-même choisie préférablement à toutes les autres nations de la terre ? Quelle peut donc être la cause de tous ces malheurs, si ce n'est qu'en

crucifiant Jésus-Christ, ce peuple maudit a mis le comble à ses crimes; qu'en portant ses mains sacriléges sur l'oint du Seigneur, il n'a plus laissé de lieu à la miséricorde; qu'il a mis le sceau à sa réprobation; qu'il s'est obstiné à fermer les yeux à la lumière et le cœur à la grâce?

Ainsi devaient être vengés le sang et la mort d'un Dieu Sauveur, afin que l'univers ne pût méconnaître le bras qui s'appesantissait sur le peuple qui en fut l'auteur, et que tous ceux qui en seraient les témoins, fussent effrayés, en voyant les effets de cette imprécation redoutable que ce peuple forcené avait faite sur lui-même et ses enfants. — *Sanguis ejus super nos et super filios nostros*; que son sang retombe sur nous et sur nos enfants...

Mais nous, convaincus par toutes ces preuves, et étonnés à la vue de tous ces prodiges, entrons dans les sentiments de respect, d'admiration, d'adoration en esprit; et, témoins de toutes ces merveilles, allons nous prosterner au pied de la croix, et, dans

un saint tremblement et une religieuse frayeur, nous écrier avec le centurion, touché, pénétré, converti : *Vere Filius Dei erat iste!* Oui, cet homme est véritablement Fils de Dieu !

Si l'arbre se connaît par ses fruits, et si par l'ouvrage on connaît l'ouvrier, la religion de Jésus-Christ étant un ouvrage divin, que pensera-t-on donc de lui, si ce n'est qu'il est lui-même un Homme-Dieu, le Fils de Dieu, vrai Dieu de vrai Dieu. (*Digitus Dei est hic.* Exod. VIII, 19.)

Oui, je le rends, ce glorieux témoignage à ma foi, et que ne puis-je le signer de mon sang !

Oui, je crois en particulier que vous êtes descendu sur la terre pour le salut des hommes ; je crois que vous avez vécu et habité un temps en ce monde, pour nous servir en tout de modèle ; je crois que vous êtes mort sur la croix pour nous racheter au prix même de votre sang ; je crois que vous régnez à présent triomphant et glorieux

dans le ciel ; je crois que vous viendrez un jour, en qualité de juge souverain des vivants et des morts, rendre à chacun selon ses œuvres.

Dans ce grand jour où vous viendrez juger l'univers qui vous a jugé, j'espère trouver grâce à vos yeux; je vous la demande à présent par cette vie sainte que vous avez menée sur la terre, par l'effusion de ce sang adorable que vous avez versé pour les pécheurs ; je vous la demande par votre divinité même que je crois, que je reconnais, que j'adore ; puissé-je l'adorer, la louer, la bénir éternellement dans le ciel, et vous y posséder à jamais en qualité de Roi de gloire et de Dieu des vertus !

Regi sæculorum immortali, — soli Deo, honor et gloria ! (I Tim. 1.)

Imp. Divry et Cᵉ, rue N.-D. des Champs, 49.

Paris.— Imp. Divry et Ce, rue N.-D. des Champs, 49.

